

FRENCH A1 – STANDARD LEVEL – PAPER 1
FRANÇAIS A1 – NIVEAU MOYEN – ÉPREUVE 1
FRANCÉS A1 – NIVEL MEDIO – PRUEBA 1

Wednesday 20 November 2002 (afternoon)

Mercredi 20 novembre 2002 (après-midi)

Miércoles 20 de noviembre de 2002 (tarde)

1 hour 30 minutes / 1 heure 30 minutes / 1 hora 30 minutos

INSTRUCTIONS TO CANDIDATES

- Do not open this examination paper until instructed to do so.
- Write a commentary on one passage only. It is not compulsory for you to respond directly to the guiding questions provided. However, you may use them if you wish.

INSTRUCTIONS DESTINÉES AUX CANDIDATS

- Ne pas ouvrir cette épreuve avant d'y être autorisé.
- Rédiger un commentaire sur un seul des passages. Le commentaire ne doit pas nécessairement répondre aux questions d'orientation fournies. Vous pouvez toutefois les utiliser si vous le désirez.

INSTRUCCIONES PARA LOS ALUMNOS

- No abra esta prueba hasta que se lo autoricen.
- Escriba un comentario sobre un solo fragmento. No es obligatorio responder directamente a las preguntas que se ofrecen a modo de guía. Sin embargo, puede usarlas si lo desea.

Rédigez un commentaire sur l'un des textes suivants :

1. (a)

Encore une heure et demie...

Quand il resta moins d'une heure à travailler, je retrouvai des forces et je contrôlai très bien deux voitures à la suite. Mais l'élan se brisa à la troisième. Au dernier quart d'heure, je n'arrivai plus à articuler les mots pour signaler à Daubat ce qui me paraissait non conforme. Certains ouvriers nettoyaient leurs mains au fût d'essence qui se trouvait là.

— Ceux-là, me dit Daubat, ils arrêtent toujours avant l'heure.
Je les enviai.

Nous contrôlâmes jusqu'à la fin et, quand la sonnerie se fit entendre, Daubat rangea posément nos plaques dans un casier, près de la fenêtre.

10 Une joie intense me posséda. C'était fini. Je me mis à poser des questions à Daubat, sans même prêter attention à ce qu'il me répondait. Je voulais surtout quitter l'atelier en sa compagnie, j'avais peur de passer seule au milieu de tous les hommes.

Dans le vestiaire, les femmes étaient déjà prêtes. Elles parlaient fort, et, dans ma joie de sortir, je leur fis à toutes de larges sourires.

15 À six heures, il reste encore un peu de jour, mais les lampadaires des boulevards brûlent déjà. J'avance lentement, respirant à fond l'air de la rue comme pour y retrouver une vague odeur de mer. Je vais rentrer, m'étendre, glisser le traversin sous mes chevilles. Me coucher... J'achèterai n'importe quoi, des fruits, du pain, et le journal. Il y a déjà trente personnes devant moi qui attendent le même autobus. Certains ne s'arrêtent pas, d'autres prennent deux voyageurs et repartent. Quand je serai dans le refuge, je pourrai m'adosser, ce sera moins fatigant. Sur la plate-forme de l'autobus, coincée entre des hommes, je ne vois que des vestes, des épaules, et je me laisse un peu aller contre les dos moelleux. Les secousses de l'autobus me font penser à la chaîne. On avance à son rythme. J'ai mal aux jambes, au dos, à la tête. Mon corps est devenu immense, ma tête énorme, mes jambes démesurées et mon cerveau minuscule. Deux étages encore et voici le lit. Je me délivre de mes vêtements. C'est bon. Se laver, ai-je toujours dit à Lucien, ça délasse, ça tonifie, ça débarbouille l'âme. Pourtant, ce soir, je cède au premier désir, me coucher. Je me laverai tout à l'heure. Allongée, je souffre moins des jambes. Je les regarde, et je vois sous la peau de petits tressaillements nerveux. Je laisse tomber le journal et je vois mes bas, leur talon noir qui me rappelle le roulement de la chaîne. Demain, je les laverai. Ce soir, j'ai trop mal. Et sommeil.

Et puis je me réveille, la lumière brûle, je suis sur le lit ; à côté de moi sont restées deux peaux de bananes. Je ne dormirai plus. En somnolant, je rêverai que je suis sur la chaîne ; j'entendrai le bruit des moteurs, je sentirai dans mes jambes le tremblement de la fatigue, j'imaginerai que je trébuche, que je dérape et je m'éveillerai en sursaut.

Claire Etcherelli, *Elise ou la vraie vie*, 1967

- Comment l’auteur donne-t-il des résonances personnelles à un thème social ?
- Pourquoi, selon vous, la narratrice emploie-t-elle parfois le passé et parfois le présent ou le futur ?
- S’agit-il, selon vous, de la mise en accusation du travail à la chaîne ?

1. (b) **À une fleur de souci**

J'aime la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi ;
J'aime la rose vermeillette
Mais j'aime surtout le souci.

5 Belle fleur, jadis amoureuse
Du Dieu qui nous donne le jour,
Te dois-je nommer malheureuse
Ou trop constante en ton amour ?

Ce Dieu qui en fleur t'a changée,
10 N'a point changé ta volonté :
Encor, belle fleur orangée,
Sens-tu l'effet de sa beauté.

Toujours ta face languissante
Aux rais de ton œil s'épanit¹,
15 Et quand sa lumière s'absente,
Soudain la tienne se ternit.

Je t'aime, souci misérable,
Je t'aime, malheureuse fleur,
D'autant plus que tu m'es semblable
20 Et en constance et en malheur.

J'aime la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi ;
J'aime la rose vermeillette
Mais surtout j'aime le souci.

Gilles Durant, *Œuvres poétiques*, 1594

¹s'épanit : s'épanouit

- Quel est l'intérêt des répétitions et des parallélismes ?
- Pourquoi le poète préfère-t-il le souci ?
- À qui le poète parle-t-il ?